sommes bien informés, ce projet est ou abandonné, ou ajourné indéfiniment. Dans tous les cas, le cahier que nous avons lu contient des renseignements précieux pour l'histoire de l'instruction publique dans le Bas-Canada.

ANNUAIRE de l'Université Laval pour l'année académique 1862-63, in-8, 80 p. Côté et Cie. Outre les renseignements ordinaires, cet annuaire contient une excellente biographie de feu M. Casault, par M. Méthot, préfet des études au Séminaire de Québec.

DE RIVES: Le Chevalier Falardeau, par Eugène de Rives, in-32, 96 p., avec un portrait photographié et un autographe fac-simile. Léger Brousseau; 25 cts.

C'est la première d'une série de biographies canadiennes que l'auteur intitule: "Les Contemporains." Il n'est pas besoin d'ajouter qu'Eugène de Rives est un pseudonyme.

LETTERS from Canada with numerous illustrations—tenth edition 56 p.; in-12.

PROVANCHER: Le Verger Canadien, ou culture raisonnée des fruits qui peuvent réussir dans les vergers et les jardins du Canada, par l'abbé Provancher, curé de St. Joachim, Montmorency, in-12, 152 p.; Darveau.

M. Provancher est déjà l'auteur d'un "Essai sur les insectes qui attaquent le blé" et d'un "Traité élémentaire de Botanique." Il met actuellement sous presse un ouvrage beaucoup plus important: "La Flore Canadienne." Il suffit de signaler d'aussi utiles travaux pour donner la mesure de la reconnaissance que le pays doit à celui qui les entreprend. Le petit volume qui vient de paraître est orné de nombreuses gravures.

LES SOIRÉES CANADIENNES: année 1862, 7e, 8e, 9e et 10e livraisons.

Ces quatre livraisons que les éditeurs nous ont données sous un même couvert, contiennent la fin de l'histoire de Jean Rivard, le défricheur canadien, par M. Gérin-Lajoie. On trouvera dans nos colonnes deux chapitres détachés de cette œuvre qui est mieux encore qu'un bon roman, car elle est une bonne action. On ne saurait faire en faveur de l'agriculture et de la colonisation un plaidoyer plus habile et plus convaincant. Le style est simple, naturel et gracieux; M. Lajoie montre une grande connaissance du caractère canadien, et quelques-uns de ses tableaux de genre sont parfaits. L'ouvrage abonde aussi en renseignements utiles et l'auteur va jusqu'à donner, dans quelques pages qu'il a spirituellement intitulées "Un chapitre qu'on ne doit pas lire," un compte détaillé des dépenses et des profits du premier colon de Louiseville. Nous souhaitons, nous, qu'on lise surtout ce chapitre et qu'on en tire partie. Cependant nos lecteurs, à qui nous donnons d'ailleurs assez de matière sérieuse, ne nous en voudront point d'avoir préféré les deux charmantes esquisses que nous reproduisons.

Montréal, août, 1862.

DAWSON: Nouvelle note sur les antiquités aborigènes trouvées à Montréal, in-8, 12 p.; avec gravures. Senécal.

C'est la suite d'une brochure que nous avons déjà mentionnée, et la reproduction d'articles traduits pour notre journal du *Canadian Naturalist*.

LA REVUE AGRICOLE: La livraison de ce mois est une des plus intéressantes qui aient été publiées. Elle contient plusieurs articles sur la grande Exposition de Londres, à laquelle le rédacteur a assisté dans l'intérêt de ses lecteurs, et le procès-verbal de la dernière séance de la Chambre d'Agriculture où il a été pris des décisions importantes, surtout en ce qui concerne l'établissement d'un grand dépôt de machines et outils d'agriculture, de semences, plantes, etc. Nous devons à l'obligeance de M. Perrault de pouvoir reproduire, avec les gravures qui l'accompagnent, l'article sur la charrue à vapeur, cette merveille de l'agriculture moderne.

L'AGRICULTEUR: Nous venons de recevoir la première livraison du 15e volume de ce recueil, publié par M. de Montigny. Le format est agrandi et le nombre de pages augmenté. Nous y retrouvons une de nos connaissances, notre poète, M. Marsais. Mais où ne le trouve-t-on point? L'hommage des oiseaux du Canada à leur historiographe, M. Lemoine, est encore un des plus admirables tours de force de l'inépuisable chansonnier.

Petite Revue Mensuelle.

Les deux grandes questions du jour: la sécession en Amérique et l'annexion en Italie, le fractionnement de la grande république et la fusion des petites monarchies ont fait, chacune d'elles, un grand pas depuis notre dernière livraison.

Courons au plus proche, d'abord. Les combats se sont succédés avec rapidité en Virginie, et tous ont été funestes au gouvernement fédéral. Pope a eu le sort de McClellan, qui, lui-même, avait eu celui de McDowell. Le second cependant, faute de mieux, redevient en faveur, si l'on peut appeler ainsi le caprice de l'opinion publique aux Etats-Unis. Refoulées au delà du Potomac, les armées du nord sont ramenées même en deça du terrain qu'elles occupaient au commencement de la lutte. L'armée du sud a traversé le Potomac sur plusieurs points, et cela sans trop de difficulté. Le vieux champ de bataille de Bull Run a été une seconde fois fatal au drapeau de l'Union, et si le nouveau désastre n'a pas été aussi inglorieux que le premier, il a failli avoir des conséquences encore

plus funestes. Le Maryland, envahi sur plusieurs points par les troupes confédérées, se prononce sans équivoque pour la sécession. En toute probabilité, Baltimore sera bientôt occupé par les sécessionnistes, et on peut s'attendre à y voir se renouveler ce qui vient de se passer dans la ville de Frédéric. La population a accueilli, dans ce dernier endroit, les gens du sud à bras ouverts. On s'est empressé d'abattre le drapeau de l'Union et d'arborer celui des confédérés; les drapeaux surtout se prononcent en faveur de la sécession, ce qu'il faut attribuer sans doute aux proclamations peu galantes du général Butler, à moins que l'élément aristocratique, que la république méridionale possède à un plus haut degré, ne soit la cause réelle de cette préférence.

On n'est plus, du reste, qu'à une dizaine de milles de Washington, une ou deux autres batailles perdues feront tomber la capitale aux mains de l'ennemi; si toutefois l'impossibilité de défendre ensuite cette ville contre les canonnières du nord n'empêche point les confédérés de s'en emparer. Il serait encore assez étrange que le Capitole et tous les édifices publics de la cité, qui porte le nom du fondateur de l'Union, fussent un jour détruits par des bombes unionistes!

Dans l'ouest et dans le sud-ouest, les affaires de cet excellent M. Lincoln vont encore plus mal, s'il est possible, qu'aux environs de la capitale. On a pour bien dire évacué l'Alabama, le Tennessee et le Kentucky; le Missouri peut être considéré comme reconquis par les gens du sud, et non contents de cela, ils menacent de près Cincinnati, dans l'Ohio. Les forces fédérales qui se trouvent à Corinth sont cernées et dans une position on ne peut plus compromise. La Nouvelle-Orléans reste presque seule entre les mains du gouvernement du nord; mais on s'y attend de jour en jour à une attaque, et le général Butler s'y prépare de son mieux. Ce Haynault américain redoute, du reste, presque autant le poignard que les boulets, et il ne marche, assure-t-on, dans la ville, que portant sous ses habits une épaisse cuirasse, dont un accident, qui lui est arrivé dernièrement, aurait révélé l'existence.

Que feront dans cette triste position les nouvelles levées que le gouvernement essaie en vain de pousser au chiffre énorme de six cent mille hommes? Dans plusieurs états de l'ouest elles s'organisent très lentement, et l'on craint même que la conscription à laquelle il faudra nécessairement recourir n'éprouve de sérieuses difficultés. Mais si l'on ne fait pas trop d'enthousiasme en prose, on en fait au moins en vers, sans se douter qu'il n'y a qu'un pas du sublime au ridicule. Cette vieille vérité classique nous a été remémorée par une ode que nous lisons dans le *Wisconsin Journal of Education*, et dont chaque strophe commence et finit par cet hexamètre, adressé à M. Abraham Lincoln. "We are coming, Father Abraham—six hundred thousand more!" Hélas! les enfants du nouvel Abraham, tout comme ceux de l'ancien, ne renoncent point facilement au culte du veau d'or; et c'est ce qui explique sans doute pourquoi les primes de recrutement vont toujours s'élevant, jusqu'à ce qu'elles aient atteint un chiffre impossible.

Du reste, un ancien officier français, qui écrit dans le *Courier des Etats-Unis*, dit que ce ne sont pas les soldats qui manquent à l'armée du nord; mais les généraux et les officiers. Envoyer de nouvelles masses d'hommes au combat, si elles ne doivent pas être mieux commandées, c'est les envoyer à la boucherie. On a tant fait de statistiques dans ces derniers temps, on a tant proclamé l'omnipotence des multitudes, que l'on est venu à se persuader de bonne foi qu'en toutes choses le nombre était tout. Il ne fallait rien moins qu'un fait aussi brutal que celui de la guerre pour renverser cette brutale théorie. L'intelligence, le courage, le savoir, l'héroïsme, sont quelque chose malgré la toute-puissance des chiffres; il faudra bien en convenir lorsque les millions de dollars, les milliers de soldats et les centaines de canonnières blindées du nord auront échoué contre les efforts d'une population cinq fois moins considérable et dix fois moins riche que celle qui veut la conquérir.

On se préoccupe de plus en plus des conséquences que pourraient avoir pour nous les résultats de cette lutte, quels qu'ils puissent être plus tard; et il faut avouer que le dilemme que l'on a posé à ce sujet dans la Chambre des Communes n'est pas très-réjouissant. "Si les Américains du nord sont vainqueurs, a-t-on dit, leur insolence ne connaîtra plus de bornes et ils se jetteront sur le Canada dans l'enthousiasme du triomphe; si, au contraire, ils sont vaincus, le dépit et la rage les feront encore se ruier sur notre colonie." Ne pourrait-on pas répondre, en renversant les deux propositions: "S'ils sont vainqueurs, ils seront très-heureux de se reposer d'une lutte qui n'aura point laissé de porter à leur commerce, à leur industrie et à leurs finances, des atteintes difficiles à réparer, et ils n'auront aucune tentation de se replonger dans une nouvelle guerre pour y compromettre d'aussi tristes et d'aussi coûteux lauriers; si, au contraire, ils sont vaincus, ils seront tellement épuisés qu'il y aurait pour eux folie de s'attaquer à une puissance comme l'Angleterre."

Quoiqu'il en soit et quelles que soient les craintes que l'on entretienne au sujet de nos belliqueux voisins, nous sommes heureux de voir qu'il s'est présenté deux occasions de fraterniser avec eux, l'une sur notre propre sol, et, qui plus est, dans notre future capitale, l'autre sur la côte de l'Atlantique près de Portland. L'achèvement de la ligne des chemins de fer de Watertown, Rome et Ogdensburg, a été, dans cette dernière ville, l'occasion de ce qu'en Amérique on appelle un jubilé, et comme cette ligne se relie, par des bateaux à vapeur, au chemin de fer de Prescott à Ottawa, et forme maintenant une route directe entre New-York et cette dernière ville, les invités à la fête ont poussé une excursion jusqu'au terminus canadien. Ils ont été reçus par la population d'Ottawa avec une urbanité et une hospitalité remarquables, on les a